

Brèves littéraires

Brèves

Béatrice

Annie Dulong

Numéro 71, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6594ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dulong, A. (2005). Béatrice. *Brèves littéraires*, (71), 18–20.

ANNIE DULONG

Béatrice

Béatrice a treize ans et il lui semble que ses vêtements ne seront jamais assez grands. Elle se promène les bras croisés sur sa poitrine et ne lève jamais les yeux. C'est tout nouveau, se disent ses parents. Ce doit être l'adolescence. Béatrice, décroise les bras, regarde-moi, supplie presque son père. Mais Béatrice ne se souvient plus comment regarder les gens dans les yeux.

Elle rentre de l'école, verrouille les portes, allume le téléviseur et ouvre un sac de biscuits. Avec un verre de lait. C'est son rituel. Elle n'a pas de devoirs. Elle les fait à l'école, pendant les récréations. Lorsque ses parents reviennent de travailler, elle s'enferme dans sa chambre. Ne descend que pour le repas.

Sourire en coin, sa mère, en discutant des nouvelles habitudes de sa fille avec une belle-sœur, dit que, peut-être, Béatrice est amoureuse. Mais de qui, s'interrogent les deux femmes.

Pendant ce temps, Béatrice disparaît dans le fauteuil du salon.

Béatrice a quinze ans. Elle a engraisé mais cela ne paraît pas, ses vêtements la rendent complètement informe. Elle ne lève toujours pas les yeux, et ne

dépasse pas les onomatopées lorsque ses parents l'interrogent sur sa vie. C'est une adolescence difficile, se disent-ils.

Elle a une vie imaginaire. À ses parents, elle dit qu'elle a des amis. À l'école, elle est pourtant seule. Personne ne lui parle. Elle ne parle à personne. Elle ne regarde personne. Personne ne la voit. Au moins, personne ne rit d'elle, ce qui est déjà, dans une polyvalente, un luxe incroyable. Des enseignants se sont intéressés à elle, ont tenté de la faire parler. Elle a compris qu'elle devrait être plus prudente. Cela fait deux ans qu'elle travaille à se rendre invisible. Et c'est une réussite.

Béatrice a dix-sept ans, elle ne fait plus de vagues, ne crie plus, ne rit plus et passe complètement inaperçue. Dans son album de finissants, même si elle n'a manqué aucune journée d'école, elle n'apparaît sur aucune photographie. En voyant son nom, certains se demanderont qui est cette fille. Mais elle marche encore les bras croisés et les yeux rivés au sol. Pour ne pas déranger. Pour ne pas être remarquée.

Béatrice a vingt ans, elle n'en aura jamais vingt et un. Elle a décidé que c'était assez. Elle s'est souvenue, en regardant des photographies de son enfance, qu'elle a déjà été une fillette pleine de vie. Frondeuse. Elle s'est souvenue que, jadis, il fallait la faire taire. Maintenant, elle ne parle plus. Ni à l'école ni à la maison. Elle voudrait bien que cela change, mais elle ne sait plus comment. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle ne sent plus rien. Son odorat a disparu. Et c'est mieux ainsi. De cette façon, elle ne sent pas ses

mains sales lorsqu'il la touche. Ni son haleine fétide lorsqu'il se force en elle. C'est la dernière fois. Elle dit non. Comme chaque fois. Mais elle sait que cela ne change rien, que non ne veut rien dire, qu'il va continuer. Béatrice sourit un peu. Il croit que c'est parce que cela lui plaît.

Mais il ne sent pas la lame s'enfoncer lentement.

Cela va très vite. Il devient mou. Elle le repousse. Elle ne veut pas faire ce qu'elle a à faire ici. Elle ne veut pas mourir en même temps que lui. Elle se lève, prend son manteau et sort. Il ne bouge pas mais la regarde et dit son nom. Béatrice. Si Béatrice n'avait pas décidé de mourir, il faudrait qu'elle change de nom, pour ne plus jamais l'entendre.

Elle n'a plus peur alors qu'elle atteint la porte. Il aurait fallu qu'elle prenne la décision avant.

Béatrice a vingt ans et, alors qu'elle sent le trottoir sous ses pieds, elle remarque que c'est le printemps, et que l'air est rempli de lilas. Elle lève les yeux. Un lilas blanc. Et alors non. Non. Elle répète non. C'est un non qu'elle entend. C'est un non que tout le monde entend. C'est un non qui fait s'arrêter les regards sur elle, et elle retourne ces regards.

Et parce qu'elle sait qu'il se vide lentement de son sang, et parce qu'elle sait qu'elle n'aura plus jamais à dire non, elle sourit. Et voilà. C'est tout.